

Le vin tourne à l'aigre

Chrystine Brouillet

Number 11, December 1983, January 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21383ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brouillet, C. (1983). Le vin tourne à l'aigre. *Nuit blanche*, (11), 78–78.



ROMANS POLICIERS

par Christine Brouillet

LE VIN TOURNE A L'AIGRE

Un moment où vous lirez ces lignes, le Beaujolais nouveau sera peut-être arrivé. Vous y aurez peut-être goûté. J'espère que les cuvées de l'année nous décevront moins que les titres de la rentrée. Nos grands crus policiers tournent au vinaigre. Quatre noms prestigieux mais une seule réussite...

Paquebot, Alain Demouzon, Flammarion

On ne peut pas dire que *Paquebot* soit un échec total; Demouzon sait toujours faire surgir l'émotion à travers ses personnages si paumés. Son flic Lorenzaccio est attachant, il le serait davantage s'il n'était pas dilué dans l'intrigue. Mais l'intrigue elle-même est diluée, vague, floue. Et pourtant non; un complot terroriste bien monté, bien huilé, mais il suffit seulement et toujours d'un grain de sable dans l'engrenage. Une intrigue bien construite, alors? Qu'est-ce qui cloche? Le style. Demouzon écrit si bien pourtant? Oui, mais il en fait trop. Le casse-tête du rêve et de la réalité sur fond poétique est peint avec justesse mais ennue. Nous casse les pieds. Il n'y a aucun dialogue dans le roman de Demouzon; c'est peut-être nouveau comme formule, mais c'est lassant. J'ai eu l'impression de feuilleter un livre d'images superbes amputées des dialogues. Dommage, parce que Lorenzaccio me plaît bien depuis *Château-des-rentiers*.

Trois heures du matin à New York, Herbert Lieberman, Seuil

Ce n'est pas par attachement aux

personnages que j'ai décidé de lire *Trois heures du matin à New-York*; je voulais retrouver le Lieberman qui m'avait séduit avec *Nécropolis*. Je crois qu'il est resté à la morgue. *La traque* m'avait laissée désenchantée et ce dernier roman m'a carrément ennuyée. Si Charles Daughtry, le héros, demeure plausible, Sujimoto et son fils sont des versions édulcorées des personnages japonais des grands romans contemporains. À la limite, le roman de Lieberman pourrait être utilisable comme documentaire. Mais ce n'est pas tout de savoir faire de la recherche.

Un cri dans la nuit, Mary Higgins Clark, Albin Michel

C'est d'une sorte de recherche dont il est question dans le dernier roman de Mary Higgins Clark. Recherche, quête d'un passé jusqu'à l'obsession. Erick Krueger épouse Jenny parce qu'elle lui rappelle sa mère avec qui il entretenait, avant qu'elle ne décède de façon étrange, des rapports particuliers. Jenny en est-elle la réincarnation aux yeux de son mari ou n'y a-t-il pas vraiment un fantôme qui détient la clé du mystère? Ce fantôme est, de loin, le personnage le plus intéressant. Krueger nous rappelle les héros des romans Harlequin; Jenny est presque aussi gourde que les filles qui tombent dans les bras de ce genre de type parfaitement emmerdant. Leur demeure ressemble évidemment à un château, leurs voisins, inquiets et inquiétants, connaissent un passé qu'ils taisent. Un cocktail pas du tout molotov de mauvais roman gothique et de mélodrame. Mary Higgins Clark, qui nous avait donné l'excellente *Nuit du renard*, y a probablement sombré. Son précédent roman, *La clinique du*

docteur H., nous avait cependant habitués à la déception.

Les gens qui frappent à la porte, Patricia Highsmith, Calmann-Lévy

Vous pourrez comprendre avec quel soulagement j'ai constaté que Madame Highsmith ne fait pas que se maintenir (ce qui serait déjà génial), elle se surpasse elle-même! *Les gens qui frappent à la porte* est un de ses meilleurs romans. Le père d'Arthur est persuadé que leur plus jeune fils, Robbie, a échappé à la mort par la grâce de Dieu; quand il décide de renouer avec ce dernier et devient un chrétien régénéré, Arthur ne peut pas se douter jusqu'où ira ce renouveau. Il doit le réaliser pourtant très vite tant le fanatisme gagne du terrain. Envahissant la maison, comme ces gens qui frappent à la porte pour aider Richard Alderman à convaincre son fils de revenir dans le droit chemin. Regretter l'avortement de sa petite amie, cesser de «forniquer» avec elle, cesser même d'y penser. Cesser de vivre... Arthur résiste, s'obstine à croire qu'une relation amoureuse est saine, s'obstine à entrer à l'université, s'obstine à vivre normalement la vie d'un garçon de son âge. Tout le contraire de son jeune frère qui a parfaitement assimilé les principes de leur père. Le résultat? L'horreur, bien entendu, enfant chérie du fascisme.

Un petit Jonestown familial parfaitement écrit par la papesse (qu'elle me pardonne cette référence religieuse) du roman d'atmosphère. Patricia Highsmith prouve de nouveau que le malaise au quotidien est infiniment terrifiant.